

La parole inespérée
Lecture de *Faites le nécessaire* de Luc Perrier

Martin Gagnon

Volume 43, Number 3 (253), September 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32770ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gagnon, M. (2001). La parole inespérée : lecture de *Faites le nécessaire* de Luc Perrier. *Liberté*, 43(3), 157–167.

La parole inespérée

Lecture de *Faites le nécessaire* de Luc Perrier

Martin Gagnon

La philosophie reconnaît traditionnellement sous les termes de réel, de possible et de nécessaire les trois principales modalités de l'existence. Que la poésie ait puisé au sein des deux premières la substance de ses commotions et de ses enchantements, nul ne s'en étonnera. Mais qu'elle ait pu, surtout depuis son déploiement moderne, abandonner à la « pensée objective » le soin exclusif de gérer le champ du nécessaire, voilà qui est moins évident. La poésie de Luc Perrier semble se définir, entre autres choses, par un recul étonné face à cette démission, comme si, bien en deçà de la réduction scientifiquement consacrée du nécessaire à la « nécessité naturelle », elle présentait une loi plus originaire, une injonction inouïe dont la rigueur ne se laisse pas aisément traduire dans la langue de l'inflexibilité.

C'est peut-être dans cet équilibre instable entre la sommation et la sollicitation qu'il nous faut entendre la

« nécessité » dont fait état le titre du dernier recueil de Luc Perrier *Faites le nécessaire*¹.

Sans doute, à recevoir cette injonction de manière fataliste, il serait trop aisé de la surprendre en flagrant délit de contradiction : il n'y a certes pas lieu d'inciter à faire ce qui ne s'accomplit qu'à la faveur d'une échéance aussi anonyme qu'inexorable, et radicalement étrangère à la finitude des êtres qu'elle broie ou dévore. Si le nécessaire doit s'entendre selon la nécessité naturelle, et cette nécessité advenir conformément à son essence, alors c'est d'elle-même, et uniquement en vertu de sa propre pesanteur, que la nécessité s'imposera, et jamais il n'y aura de sens à entreprendre – et encore moins à ordonner d'entreprendre – cela même qui rend toute entreprise possible ou impossible.

Mais le nécessaire se réduit-il sans reste à la nécessité ? Ce n'est peut-être pas sûr. De fait, si le nécessaire est susceptible d'adopter de multiples visages (et ce n'est pas le moindre mérite de la poésie de Perrier que d'en accueillir la profusion sensible), la nécessité pour sa part n'en offre aucun. Aussi est-ce la raison pour laquelle l'urgence qui affleure ici à la surface de l'injonction ne saurait se résoudre d'emblée dans la violence aveugle – précisément parce que sans visage – d'une nécessité qui impose unilatéralement son cours. *Faites le nécessaire* : il s'agirait moins ici d'entendre un ordre sans appel que de se familiariser avec un appel venant de plus loin que la région d'où tombent les ordres – comme s'il était attendu de nous quelque chose

¹ Luc Perrier, *Faites le nécessaire*, Montréal, Éditions du Noroît, 1998, 60 p. Initialé FN dans le corps du texte.

d'inhabituel, et que cette attente se matérialisait au sein d'une invitation dont la rigueur s'accroît d'autant que son caractère impérieux s'atténue : « Le poète (...) dégage des pistes d'envol. S'arrête où nous n'avons jamais le temps. Nous *invite* à vivre le temps du lieu qui diffère la mort. » (FN, quatrième de couverture. Je souligne.)

Le nécessaire – en deçà de toute nécessité – ne se manifesterait par conséquent que dans le sillage d'un appel où la liberté est sollicitée et maintenue de part en part. Répondre poétiquement à cet appel serait y répondre librement, par définition ; du coup, serait donnée la possibilité d'une soustraction au moins provisoire à l'ordre de la nécessité « naturelle », au risque de se retrouver définitivement sans emploi dans le temps et l'espace qu'elle ordonne : « Un homme seul à cinq heures du matin / valise à la main cravate au cou / ratisse au peigne fin les rues / sans effluve à cette heure subite / se bute contre des bancs de brouillard / pose le pied sur des cratères / cherche la repasseuse. / Ne lui reste plus qu'à revenir sur ses pas / dans le sens inverse des aiguilles / d'une montre sans queue ni tête / mesurer la superficie de son désarroi / calculer la racine carrée du chiffre 13 » (FN, p. 37).

ooo

Faites le nécessaire : cette invitation se réverbère de multiples façons au sein du recueil de Luc Perrier ; elle s'y modalise en une série d'injonctions qui allient paradoxalement urgence et douceur, tendresse et rigueur : « Reste encore un peu / dans les bras du couchant (FN, p. 22) ; Entrez entrez / madame l'averse (FN, p. 34) ; Va gélinotte huppée (FN, p. 52) ; Pratiquez des fenêtres / dans vos solitudes de crapaud (FN, 54) ; Jetez vos yeux / dans l'espace d'un rêve² (FN, p. 55) » !

Cette affluence n'est cependant pas gratuite : le système des injonctions se développe à l'intérieur d'un espace dont la courbe est fixée dès l'ouverture par une invitation qui imprime son élan à toutes les autres : « Venez près de cette fenêtre ! Vous ne voyez pas l'immense vitrine là-bas ? Pourtant il y a bel et bien une vitrine. Du théâtre. Usez de tous les yeux de votre imagination (FN, p. 11) ! » De cette fenêtre à cette vitrine, c'est la règle même des rapports entre le réel, le possible et le nécessaire qui est donnée.

La scène inaugurale se déroule dans un café, et tout commence par une invitation lancée à un « imperturbable observateur : venez près de cette fenêtre ». En apparence, la réponse à cet appel ne devrait poser aucun problème. Mais encore faut-il y mettre le temps – et pas n'importe quel

² Il ne s'agit là que d'un bref aperçu des appels qui parsèment le recueil. Notons cependant que si l'injonction se fait parfois négative, plus urgente serait-on tenté de dire pour cette raison, même dans ce cas elle s'exprime moins sous la forme d'une interdiction formelle de faire ceci ou cela, que sur le ton adopté normalement lorsque l'on déconseille quelque chose à quelqu'un : « Macareux moine d'une autre odyssee / ne retourne pas dans tes monastères (FN, p. 17); ne cherchez pas les morts (FN, p. 32); ne vous crevez pas à la tâche / ne mettez pas trop d'eau / dans votre vin (FN, 34); n'allez pas chercher / midi à quatorze heures (FN, p. 54); ne partez pas sans elle (FN, p. 54) ».

temps. Enchaîné à la succession des instants qui marque le temps foudroyé, ce temps délétère des travaux et des jours, l'observateur hésite ; il ne sait trop s'il doit accepter l'invitation et courir le risque de sortir du temps mort où il se tient pour entrer dans le temps fort qu'on lui offre, ce temps qu'on ne prend jamais à proprement parler, mais qui prend, se cristallise jusqu'à acquérir la densité spatiale et chaleureuse d'un café où il devient possible de s'attarder lors même que rien ne tarde : « Enfin, après nos différends, nos calculs : un café ! ». S'attarder abstraction faite de tout retard, ne serait-ce pas déjà s'initier à la poésie ? « Dans ce café, après les courses contre la montre, il n'y a pas d'heure. Il y a le temps. » Quand *on n'a plus le temps, il y a* (toujours) le temps – pour la poésie.

On comprendra qu'aux yeux d'un tel observateur, l'introduction subite dans ce temps fort prene les allures d'un véritable contretemps : « J'ai oublié ma montre ». Contre la montre, il est sans doute normal de courir : les heures filent et il ne s'agit jamais que de s'épuiser. Mais le temps lui-même, hors montre, hors marque, ne file plus, ne passe même plus : il est et nous retient au sein de ce léger remueménage qui s'articule entre le cliquetis des ustensiles et les effluves des bols fumants. Dès lors, on s'attable dans le temps. Plus rien ne presse – qu'une invitation à demeurer encore un peu, à s'approcher de ce qui est et à se recevoir soi-même de ce qui s'offre. Comme si, du fond de ce désœuvrement teinté d'inquiétude, l'observateur éprouvait soudain la faible pression d'une main sous son bras et qu'il s'entendait dire : « Venez près de cette fenêtre ! »

Dès l'instant où il répond à cette invitation, l'observateur n'observe plus, ne regarde plus. Ce sceptique inquiet tombe en congé de *skepsis*. Car on n'observe et ne regarde qu'en régime d'heures filantes. Or il s'agit de voir. Non de voir mieux, plus profondément ou plus clairement – comme si la vision n'était rien qu'une observation poussée à la limite – mais de voir, tout simplement, c'est-à-dire de laisser aux choses le soin de monter d'elles-mêmes à la visibilité, de s'associer et de se dissocier entre elles au rythme d'une exigence qui n'a plus rien de « naturel » pour la simple raison qu'elle n'émane plus des nécessités de l'observable. Le naturel le cède alors au réel dans la mesure même où la nécessité le cède au nécessaire.

« Venez près de cette fenêtre ! Vous ne voyez pas l'immense vitrine là-bas ? » De fait, l'observateur ne voit pas. D'ailleurs, a-t-il jamais rien vu ? C'est qu'il se met constamment en quête de la vision comme si elle devait naître à la fine pointe de son inquisition oculaire. Sans cesse, il cherche à dominer du regard et se confine à la perspective d'un spectateur étranger, soucieux d'y regarder à deux fois alors qu'il s'agit de voir comme on ne voit qu'une seule fois : « Vous ne voyez pas l'immense vitrine là-bas ? Pourtant il y a bel et bien une vitrine. »

Il y a une vitrine. Poétiquement, c'est un fait. C'est le réel même qui se donne « là-bas ». Faire le nécessaire, répondre à l'invitation de se rendre à cette fenêtre, c'est faire ni plus ni moins ce qu'il faut pour qu'enfin le réel se donne à voir *de lui-même*. Si néanmoins le réel se refuse à l'observateur, c'est que ce dernier ne répond qu'à moitié à l'invitation. Certes, il se rend à la fenêtre, mais il ne le fait qu'en demeu-

rant fidèle à son poste d'observation et à la nécessité naturelle qui aggrave sa réticence au moment même où il tente de la surmonter. Le réel se dissimule donc à l'observateur pour autant que celui-ci se condamne, en vertu de la logique propre à toute observation, à n'appréhender que des *objets*. Mais la vitrine n'est précisément pas un objet : elle vaut ici comme l'emblème du réel en tant que tel, c'est-à-dire de ce qui se donne *uniquement à partir de lui-même*, sans condition, à la différence des objets qui ne se dévoilent que dans l'exacte mesure où ils satisfont d'abord aux exigences que leur imposent l'observateur et les « nécessités naturelles » du temps mort où il se tient³.

« Plus de trompe-l'œil. Qu'une simple vitrine. Mais non, le soleil revient embraser ce pan de verre (FN, p. 11). » Faire le nécessaire, c'est apprivoiser de proche en proche cette situation inconfortable où les choses se dépouillent de leur objectivité pour renouer avec cette réalité sauvage qui les abreuve de toute origine, ce feu héraclitéen « qui revient embraser », et qui ne s'oppose pas davantage à l'eau ou à l'air que le nécessaire ne s'oppose au réel ou au possible. De fait, dans l'hypothèse où le nécessaire constitue la racine commune du réel et du possible, ces deux dernières modalités n'ont plus à être pensées sur le mode d'une opposition stricte : parler d'opposition, dans ce cas, n'aurait de sens que si le réel et le possible venaient l'un à l'autre à partir de régions radicalement hétérogènes et ne se rencontraient qu'à la faveur d'une percussion arbitraire et contingente. Mais ressaisis en fonction de leur commune appartenance à

³ Sur les conditions de possibilité d'une donation qui ne s'effectue qu'à partir d'elle-même, voir entre autres Jean-Luc Marion, *Étant donné. Essai d'une phénoménologie de la donation*, Paris, PUF, « Épiméthée », 1997.

l'élément de ce qui doit être, pensés non plus comme deux forces antagonistes, mais bien plutôt comme deux ramifications du nécessaire, non seulement le réel et le possible ne s'opposent-ils plus, mais passent en quelque sorte l'un dans l'autre, échangent doucement leurs signes respectifs au prix d'un paradoxe sans égal pour la pensée objective.

On comprend sans doute mieux, dans ces conditions, en quoi la poésie du nécessaire, s'initiant à même l'identité de ce qui doit être et de ce qui est (le nécessaire et le réel), se solde par l'affirmation d'une identité non moins rigoureuse entre ce qui est et ce qui peut être (le réel et le possible). Dès lors, l'imaginaire entre en scène : « Venez près de cette fenêtre ! Vous ne voyez pas l'immense vitrine là-bas ? Pourtant il y a bel et bien une vitrine. Du théâtre. *Usez de tous les yeux de votre imagination !* Des chevaux débridés. Des cirques. Des gares. Des départs. Des retours. Des jeunes filles nues qui attendent, attendent. Des feux d'artifice, des tonnelles, des fontaines » (FN, p. 11. Je souligne).

Venez, voyez, imaginez : faites le nécessaire afin que le réel devienne possible, le possible réel. La rigueur manifestée par une telle injonction n'est toutefois recevable qu'à la condition d'entendre que le réel et le possible ne sont rien d'autre que les remous ou les plis internes du nécessaire – la double flamme d'un seul et même feu, la double donne d'un seul et même jeu.

Feu, jeu. S'il n'y a rien de gratuit à mobiliser ici des concepts aussi élémentaires, c'est que la poésie de Perrier elle-même peut être dite élémentaire en ce sens – littéral – qu'elle se déploie à partir d'une méditation de l'élément qui

n'est pas sans rappeler celle des premiers penseurs grecs. Chez Perrier, le nécessaire est l'élément de la poésie à peu près au sens où le feu, chez Héraclite, est l'élément de toutes choses. Aussi n'est-ce pas un hasard si, dans la traversée du recueil, nous croisons la figure de ce philosophe à deux reprises. Une première fois d'abord, obliquement, dans l'évocation de sa ville natale, Éphèse : « Ithaque Mycènes Éphèse d'hier et à jamais / pendules des pas crête du temps / tragique voyage sans retour sans fin l'olivier / seul pavot sonore des ruines encore parler (FN, p. 20). »

Puis une seconde fois, sans détour : la figure d'Héraclite apparaît sur les bords externes du recueil, en quatrième de couverture, comme pour marquer ici sa portée emblématique : « Le poète soutire aux mots d'autres significations, leur insuffle une vie nouvelle. Il atteint à "l'inespéré" d'Héraclite. »

Le poète songe sans doute à cette parole du philosophe : « Si tu n'espères pas l'inespéré, / tu ne le trouveras pas. / Il est dur à trouver et inaccessible⁴. » Se pourrait-il qu'atteindre à l'inespéré dise autrement ce que c'est que de faire le nécessaire ? Car s'il n'y a pas lieu d'assimiler l'ordre du nécessaire à celui de la nécessité naturelle, peut-être n'y a-t-il pas lieu non plus d'identifier trop vite le champ de l'inespéré à ce qui défie tout espoir. Il est vrai qu'Héraclite qualifie l'inespéré « d'inaccessible », mais doit-on conclure, du fait que nous ne pouvons accéder de nous-mêmes à l'inespéré, que l'inespéré ne puisse de lui-même accéder jusqu'à

⁴ *Les écoles présocratiques*, (Édition établie par Jean-Paul Dumont), Paris, Gallimard, « Folio-essais », N° 152, 1991, p. 70 (DK B XVIII).

nous ? Le fait qu'il soit « dur à trouver » ne serait-il pas l'expression de la difficulté que nous éprouvons nous-même à *nous laisser trouver*, retranchés que nous sommes derrière l'écran de nos certitudes naturelles ? Aussi, de même que le nécessaire se donne comme ce qui reste encore à faire au moment même où la pensée objective nous convainc qu'il n'y a rien plus rien à faire, de même l'inespéré se manifeste comme ce qui n'a pas été encore espéré, comme qui reste encore à espérer lorsque tous les espoirs sont apparemment interdits : « J'avais cru un moment / que vous ne reviendriez plus jamais / que le temps se perdrait / dans nos goussets. / Je ne désespère plus de Dieu (FN, p. 29). »

Sans doute, ne plus *désespérer* ne signifie-t-il pas la même chose qu'espérer : si l'inespéré n'ouvre pas la carrière à tous les espoirs – serait-il d'ailleurs souhaitable qu'il le fasse ? – à tout le moins préserve-t-il de ce désespoir qui nous est logiquement imposé par la nécessité naturelle et son échéance irrépressible⁵. Car dans la mesure où *tout est nécessaire* – à peu près au sens où Héraclite disait que tout est feu –, que le réel et le possible ne sont que les modalités variables d'un jeu que le nécessaire initie de toute éternité avec lui-même –, n'est-il pas alors permis de penser que *tout est désormais possible* ? « Usez de tous les yeux de votre imagination (FN, p. 11) ; Jetez vos yeux / dans l'espace d'un rêve (FN, p. 55). »

⁵ Tout est permis, précisait Camus, ne signifie pas que rien n'est défendu. Voir *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, « Folio-essais », N° 11, 1942, p. 90. Perrier nous invite peut-être à renverser la formule et à dire : tout est défendu ne signifie pas que rien n'est permis.

Est-il donc possible que tout soit possible ? Répondons prudemment, et au risque de nous payer de mots, qu'il n'est pas impossible que l'impossible soit possible. Chose certaine, grâce à l'inespéré, le désespoir n'est plus nécessaire, et cela précisément parce qu'il n'est pas *le* nécessaire, parce qu'il n'est pas le *strict nécessaire* ou le nécessaire au sens strict du terme.

ooo

« Faites le nécessaire / d'une parole au fleuve ! / Le mobile de l'instant / qu'un visage tourne au soleil (FN, p. 60). » On n'entre pas deux fois dans le même fleuve, ainsi que le disait Héraclite. De même, la parole ne s'abreuve pas deux fois au même instant. Mais pour être entré ne fut-ce qu'une seule fois dans le fleuve, il n'est pas sûr que le poète revienne deux fois à la même rive. La parole n'est pas plus fixe que le fleuve, les mots ne se meuvent pas moins que les choses, et pourtant, au sein de cette mobilité universelle, le poète invite « à vivre le temps du lieu » : il se tient sous l'injonction en rappelant que le nécessaire reste à faire et qu'il ne suffit que d'y mettre le temps. Par conséquent, il ouvre à l'inespéré comme à la mer où tous les fleuves sont depuis toujours invités à se rendre, non pour s'y confondre, mais pour s'y retrouver plus libres que jamais : « Lessivés par des musiques / d'aucune rivière d'aucun village / et pourtant / l'île la falaise nous habitent. / Quand parler mène à la mer (FN, p. 25). »